

Introduction générale

Un village et trois familles archétypes de la bourgeoisie rurale

À Arlay, village d'environ 1 500 habitants au cœur du vignoble du Jura, au XIX^e siècle, trois familles incarnent trois types de bourgeoisies.

Les Berthelet/Abry d'Arcier sont des propriétaires terriens dont les seules ressources proviennent de la rente de leurs terres et de leurs vignes depuis 1772, assimilés à la noblesse châtelaine provinciale et fière de leur manoir, « leur illustre hôtel ». Les Vannier, d'une bourgeoisie foncière datant des dernières années du XVIII^e siècle grâce au mariage Vannier/Petitjean de Merlu en 1798, panachent la propriété foncière et les rares professions libérales possibles à la campagne, l'un régisseur, l'autre médecin. Les Vaudrit, bourgeoisie parvenue qui s'épanouit sous la III^e République, ne possèdent pas de foncier, ou peu, mais tirent leurs revenus, importants, de leur office notarial alimenté par une clientèle de propriétaires, petits et gros.

Ces trois familles forment moins un groupe social qu'un réseau de notabilité sociale, entourées d'une nébuleuse de connexions composites et peu homogènes. Elles se fréquentent, se jaugent, et proposent un excellent échantillon représentatif de la bourgeoisie, rurale, au XIX^e siècle.

... *Bourgeoisie*,

Parce que les alliances se contractent au sein de son vaste groupe social, tantôt dans la noblesse authentique ou d'apparence sans jamais créer de nouvelles lignées d'aristocrates, tantôt dans la bourgeoisie récente et encore teintée de paysannerie, parce que leur capital culturel, social et économique assoie leur position au sein de la société villageoise. Le mot « bourgeois » est souvent chargé dès le XIX^e siècle de connotations négatives. Dans un article du *Figaro*, Zola vilipende en 1880 l'écrivain et critique littéraire Barbey d'Aurevilly et choisit comme titre injurieux : « Un bourgeois ». Il résume son billet

par la phrase assassine : « Bourgeois, et qui plus est, bourgeois de province ! »¹. Au XXI^e siècle, Sarah Maza² estime que la bourgeoisie française du XIX^e siècle constitue toujours un repoussoir national alors même qu'elle fascine les chercheurs internationaux. Encore ne s'agit-il que de travaux d'historiens et de sociologues sur la bourgeoisie en ville, grande ou petite. D'ailleurs le mot bourgeois, dans son sens premier, dérive de « bourg », et personnifie l'habitant de la cité. Cet ouvrage se joue de l'antinomie des deux mots « bourgeois » et « campagne » et relance une nouvelle étude spécifique à la bourgeoisie non plus exclusivement citadine, mais vivant au village et dont les traces ne peuvent, encore aujourd'hui, échapper au flâneur attentif dans les villages aux permanences du passé. « À travers une claire-voie apparaît une maison blanche au-delà d'un rond de gazon que décore un Amour, le doigt posé sur la bouche ; deux vases en fonte sont à chaque bout du perron ; des panonceaux brillent à la porte ; c'est la maison du notaire, et la plus belle du pays. L'église est de l'autre côté de la rue, vingt pas plus loin, à l'entrée de la place »³, écrit Flaubert dans *Madame Bovary*. Il est probable que la même maison blanche, protégée par une grille à l'entrée, cachée sous une glycine, existe toujours 150 ans plus tard à l'ombre de l'église de maints villages de France. L'image est familière et façonne à la campagne la représentation d'une bourgeoisie séculaire.

... *Rurale*,

parce que ces bourgeois demeurent toute l'année au village, dans une commune de moins de 2 000 habitants, et non pas seulement six mois l'an à la belle saison s'ils possèdent une maison de campagne avec un appartement ou un hôtel en ville pour y passer les hivers. Aussi n'ai-je pas inclus dans cet ouvrage les élites urbaines jurassiennes de Lons-le-Saunier, de Salins ou de Dole, parce que même si certains s'installent plusieurs mois par an sur leurs terres, au village, et fréquentent pendant ces mois d'été les bourgeois y vivant toute l'année, ils restent des citadins. L'existence d'une bourgeoisie rurale est une réalité majeur de la France du XIX^e siècle peuplée de campagnards qui représentent 75 % de la population française totale en 1846, et encore les deux tiers en 1906. Dans l'univers mental collectif de 26,35 millions de Français sur les 33,6 millions d'habitants en 1831, la bourgeoisie rurale est presque toujours la seule connue. Pour le paysan, c'est-à-dire pour le Français type au XIX^e siècle, le seul bourgeois qui existe, c'est le maître, le bourgeois rural, dont le lien avec

1 Émile ZOLA, *Le Figaro*, 29 novembre 1880, p. 1.

2 Sarah MAZA, *The Myth of the French Bourgeoisie: An Essay on the Social Imaginary 1750-1850*, Harvard University Press, 2005.

3 Gustave FLAUBERT, *Madame Bovary*, Conard, Paris, 1910, p. 97.

son environnement campagnard est prégnant. Le village d'Arlay, épice de cette étude, se situe au milieu du vignoble du Jura, cette bande en légère diagonale nord-sud à l'ouest du département de 70 km de long sur à peine 7 km de large, bordé à l'ouest par la plaine de la Bresse aux étangs poissonneux et aux champs de maïs, et à l'est par le premier plateau du Jura mêlant les pâturages aux vastes forêts. Lons-le-Saunier est à 11 km au sud, Poligny et Arbois à 22 et 30 km au nord.

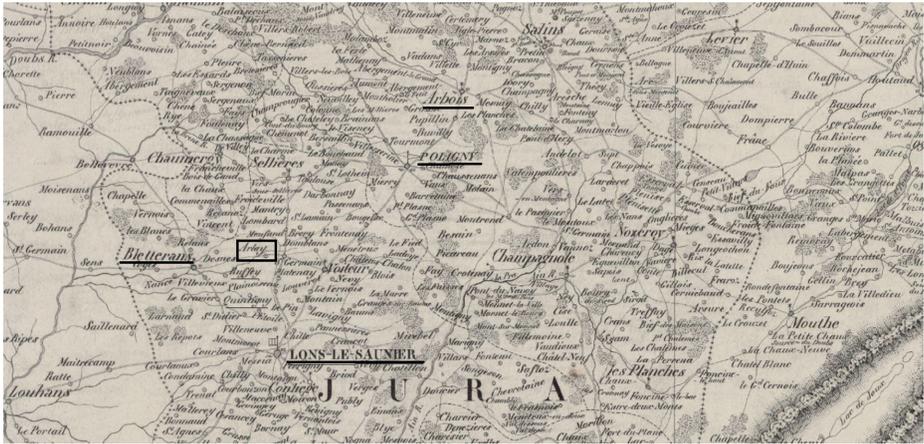


Figure n° 1 : Nouvelle carte des départements de la Haute-Saône, du Doubs et du Jura divisés en arrondissements et cantons. Par Valluet aîné, Besançon, Girod, 1843.

Du canton de Bletterans, le chef-lieu, Richard Pyot en 1838 écrit qu'il « arrive au plus beau pays, à la plus riche contrée du Jura, où tout est en plein rapport, où les céréales de toute espèce, les légumes, les graines oléagineuses, les fruits, les vins, les volailles abondent comme sur le sol le plus fécond du royaume. Le canton de Bletterans est cette terre privilégiée, c'est le grenier de l'arrondissement. [...] La rivière Seille fertilise cette terre heureuse [...]. Les derniers coteaux du Jura [...] sont couverts de vignes, tels que Ruffey, Arlay et Quintigny ; là, l'industrie est paresseuse et ne dispute pas à l'agriculture les bras et le temps du vigneron-laboureur. [...] La position topographique d'Arlay est charmante, le sol de cette commune est varié. »⁴ « L'industrie paresseuse » exclut de cette étude la protoindustrialisation qui se développe dans le Haut-Jura tout au long du XIX^e siècle, tout comme la bourgeoisie des maîtres de forges⁵. Ces derniers vivent certes à la campagne, sont en relation avec les bourgeois ruraux leurs voisins bourgeois aux alentours, mais dirigent des usines et sont peu

4 Richard PYOT, *Statistique générale du Jura*, Lons-le-Saunier, Athalin Courbet, 1938, p. 251-254.

5 Jean-Marc Olivier, *Des clous, des horloges et des lunettes. Les campagnards moréziens en industrie (1780-1914)*, Paris, Éditions du CTHS, 2004.

intégrés à la réalité rurale du « vigneron-laboureur ». Arlay est un gros village, dépourvu de fonctions administratives ou commerciales, dont la population atteint un pic maximal de 1 705 habitants en 1836, pour se stabiliser à 1 400 habitants jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Les trois familles bourgeoises d'Arlay ne comptent, toutes générations confondues, qu'une vingtaine de personnes, soit pas plus de 1,5 % de la population du village, mais représentent, comme nous le démontrerons, un segment très influent à la campagne.

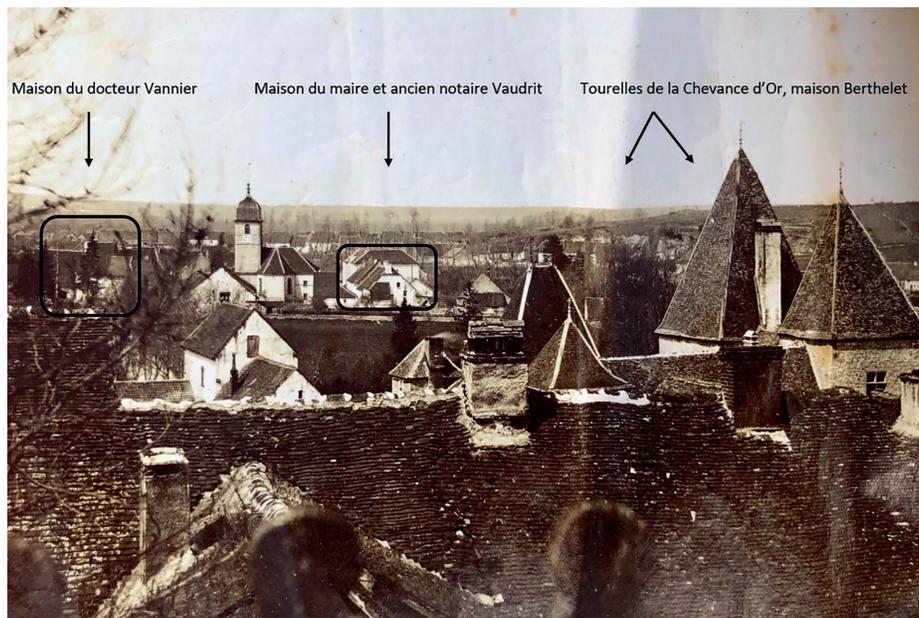


Figure n° 2 : Village d'Arlay vu de la terrasse du château de la famille d'Arenberg, vers 1880, photographie amateur.

Village à la fois agricole et vinicole, Arlay s'enorgueillit en outre d'un château, un des plus importants de Franche-Comté, dont l'influence est déterminante depuis plusieurs siècles et en particulier au XIX^e siècle. La dynastie d'aristocrates aux ramifications européennes qui le possèdent et y séjournent occasionnellement dynamise la commune depuis le dernier tiers du XVIII^e siècle et entraîne dans son sillage au XIX^e siècle la bourgeoisie rurale, du régisseur des possessions princières au médecin et au notaire. Elle annihile aussi toute possibilité de développement de la micro-société bourgeoise en monopolisant les rares achats fonciers, le patronage local et la notoriété. D'un côté, les archives exceptionnelles du château d'Arlay ont permis les nombreux développements de cet ouvrage, de l'autre, son influence au XIX^e siècle fait d'Arlay une commune atypique tout en restant un remarquable laboratoire de la société rurale.

... *Au XIX^e siècle,*

sur un temps long, parce que j'ai découvert qu'en dépit des soubresauts politiques et des changements de régime, de l'industrialisation, du progrès dans tous les domaines et en particulier dans les transports, des mutations d'habitudes et de mentalités, la société que je vais dépeindre est une société d'ordre, de type ancien, qui prend ses racines avant la Révolution française et qui résiste au changement jusqu'aux années 1880-1890. Ce XIX^e siècle n'est pas celui, nous le verrons, des historiens friands de jalons et d'évolutions, ni même celui qui s'arrête traditionnellement en 1914, à la Grande Guerre : il empiète à peine sur le XX^e siècle. Il a été délibérément choisi de traverser le siècle, de chapitre en chapitre, sans périodisation et d'étayer cette résolution en s'intéressant, tout en respectant la chronologie, à la permanence structurelle de la société bourgeoise rurale. Dans un monde en mouvement, cette dernière exalte l'homéostasie, le casanier, le culte du passé et cet ouvrage reflète cette continuité tout au long des nombreux thèmes abordé et même celui sur la politique, au moins jusque dans les années 1870. Les bourgeois de la campagne dont le portrait est ici brossé ne sont guère ceux de Charles Morazé, ces *bourgeois conquérants* qui ont su « tirer parti des armes techniques que la science en progrès offrait aux hommes »⁶. Lorsque, face au dérèglement de leurs revenus fonciers à partir du dernier tiers du XIX^e siècle, auquel va s'ajouter la crise du phylloxéra dans leurs vignes, les bourgeois ruraux voient que la stabilité, leur valeur phare, s'effondre, une écoanxiété, néologisme du XXI^e siècle, les gagne : ils ne peuvent plus faire confiance à la nature, à leur environnement qui leur a permis de vivre tout le XIX^e siècle sans obstacle. Sauront-ils s'adapter ?

Dans l'intimité des correspondances

Cet ouvrage prend sa source dans l'encre versée par des plumes bourgeoises : leurs correspondances. Afin de réussir à s'immerger dans le fil des pensées du XIX^e siècle et dans l'écriture même, j'ai choisi d'entremêler à mon texte de très nombreuses citations. Le découpage par chapitres découle de l'aboutissement d'une enquête menée à travers plus de mille lettres retenues et disséquées, dont j'ai transcrit puis rassemblé les éléments par thèmes. Le choix des thématiques est naturellement biaisé par le chercheur qui assigne telle ou telle catégorie aux pensées bourgeoises et en délaisse d'autres, en fonction de l'intérêt de sa recherche. Ainsi une ou plusieurs phrases, ou même simplement quelques mots – soit au total 3 929 passages prélevés dans les correspondances – ont-ils

⁶ Charles MORAZÉ, *Les bourgeois conquérants, La montée en puissance, 1780-1848*, tome 1, Bruxelles, Complexe, 1985, p. 3.

été répertoriés en 114 éléments conceptuels aussi divers que l'intimité, les fermages, l'héritage, la charité, la violence, les dettes ou le genre. Les occurrences de chacune de ces thématiques sont intéressantes pour s'immiscer dans les chemins de pensée et les monomanies du bourgeois rural même si une faible occurrence peut aussi se révéler riche de sens et d'interprétation. Quatre grands sujets façonneront donc les quatre grandes parties de cet ouvrage :

- la position que tient le bourgeois au sein de la société rurale le préoccupe autant que son travail et que sa fortune ou ses revenus, respectivement 157, 165 et 124 occurrences ;
- la nature, la culture de la terre et de la vigne s'imposent en cumulant 415 occurrences ;
- la maison – 114 occurrences, les domestiques 200, les distractions 108, la musique 96, les activités genrées 88 – sont des catégories récurrentes ;
- les relations du bourgeois rural avec ses proches, famille ou amis, 263 occurrences, sont prépondérantes au sein de son récit.

Les bourgeois ruraux du XIX^e siècle, parce qu'ils ont appris à communiquer par écrit et parce qu'eux-mêmes ou leurs proches se déplacent occasionnellement, laissent à l'historien du social, avec leurs lettres, de précieuses traces. La France des notables s'adonne volontiers à cette sociabilité à distance que permet l'échange de correspondance. Dans les collèges et les lycées, voire dans les pensions ou les couvents, elle s'est formée à la pratique assidue de l'art épistolaire, enseigné au cœur du cursus scolaire des jeunes bourgeois et mis en pratique pour échanger avec leurs familles. « L'entretien d'une correspondance suppose qu'on y consacre plusieurs heures par jour »⁷, souligne Cécile Dauphin dans *Prête-moi ta plume [...] : les manuels épistolaires au XIX^e siècle*, une disponibilité qui n'est compatible qu'avec le mode de vie bourgeois. Les classes paysannes communiquent surtout par voie orale et ne se mettent à écrire timidement qu'à la faveur d'une alphabétisation généralisée, du désenclavement des campagnes, de la conscription, du mariage exogamique ou d'un travail en ville. La lettre ne se démocratise qu'à partir du dernier quart du XIX^e siècle. À Arlay le bureau de poste devient alors le centre névralgique du village. La commune, lorsqu'elle décide de doter le village d'un éclairage public en 1894, choisit « deux lanternes-réverbères », stratégiquement placées « l'une dans la partie haute du village, l'autre au bureau de poste, afin, pour

⁷ Cécile DAUPHIN, *Prête-moi ta plume [...] : les manuels épistolaires au XIX^e siècle*, Kimé, coll. « Le sens de l'histoire », Paris, 2000, p. 66.

cette dernière, d'éclairer par les soirées obscures d'hiver et les habitants qui auraient à venir à ce bureau, et le courrier qui y passe le soir à 6 heures et demie. Il [est] entendu en outre que la commune [fait] éclairer ces deux lanternes à ses frais. »⁸

La correspondance est familière aux biographes qui en disposent pour explorer les processus du comportement et de la création, affiner leur approche de tel homme ou telle femme politique, personnage célèbre, intellectuel, artiste, et scruter leurs réseaux d'influence et leurs milieux. Si nombre de correspondances sont parfaitement répertoriées et abondamment analysées, les chercheurs se focalisent sur l'individu auteur ou destinataire de la lettre plus que sur son contexte quotidien. Le travail systématique sur des correspondances émanant de personnalités obscures, non pas pour mettre en lumière une trajectoire de vie mais plutôt pour révéler une société et un ensemble de situations, demeure plus rare. Le XIX^e siècle est l'âge d'or de la correspondance privée⁹, celui de la quête de soi¹⁰ propice à l'écriture individuelle, âge dont nous restons proches aujourd'hui par notre goût de l'intime. L'écriture pallie toujours l'éloignement, et récemment, depuis les années 2000, entre l'ordinateur domestique et le téléphone portable, tous deux propices aux messages écrits de toutes formes et à la relation écrite, une nouvelle ère au XXI^e siècle nous relie au XIX^e siècle épistolier. À propos du journal intime, Caroline Muller ajoute qu'« écrire un événement dans son journal permet de le resignifier, de se le réapproprier et de lui donner une autre valeur à distance du vécu immédiat. L'écriture de soi est une attention à soi »¹¹. La lettre serait un écrit du fort privé, selon l'expression forgée par Madeleine Foisil¹², au même titre que les livres de raison et les journaux intimes, mais dont l'objectif ne serait pas privé mais public, puisque la lettre est écrite pour être partagée au moins avec une autre personne, parfois davantage. À ce titre, l'épistolier est conscient qu'il est lu et tente d'ordonner ses pensées pour présenter rationnellement ce qu'il veut faire connaître à son destinataire. Selon l'épistémologue Georges Gusdorf,

8 Archives Départementales du Jura (par la suite abrégé en ADJ), 20, p. 938, dossiers d'Arlay en préfecture, lettre de Jules Vaudrait au directeur des postes de Lons-le-Saunier, le 30 novembre 1897.

9 Roger CHARTIER (dir.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991.

10 John E. JACKSON, Juan RIGOLI, Daniel SANGSUE, *Être et se connaître au XIX^e siècle*, Métropolis, Genève, 2006, p. 11.

11 Caroline MULLER, « Je crois que je l'aimerai de tout mon cœur », dans Stéphane Gougelmann, Anne Verjus (dir.), *Écrire le mariage en France au XIX^e siècle*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne, 2016, p. 312.

12 Madelaine FOISIL, « L'écriture du for privé », dans *Histoire de la vie privée*, tome 3, *De la Renaissance aux Lumières*, Philippe Arès, George Duby (dir.), Paris, Le Seuil, 1986, p. 331-369.

l'écriture est « un mode privilégié de la conscience de soi »¹³. La spontanéité de l'exercice, répété pendant de longues minutes chaque jour, favorise cependant l'émergence des formations de l'inconscient à travers des associations libres privées dont certaines, comme l'amour œdipien d'une mère pour son fils, seront abordées. La vertu heuristique des « correspondances ordinaires » est multiple. En surface, le scripteur délivre platement une information, dont l'intérêt brut n'est certes pas à négliger. Il incombe au chercheur de contextualiser, de mettre en situation les cas particuliers et les représentations à l'œuvre dans le contexte social et les pratiques culturelles d'une époque. Il sait que les épistoliers ne peuvent donner que leur version orientée du réel. « Les lettres, c'est le style à nu ; les livres, c'est le style habillé »¹⁴, écrit Lamartine à propos de la correspondance de Madame de Sévigné. Aucune des lettres découvertes n'a été écrite dans un but littéraire ou pour être conservées en vue d'une diffusion ou encore moins d'une impression. Elles sont pourtant bien le fruit d'une construction intellectuelle conditionnée, qui s'intègre à un système prédéfini de représentations et dépasse l'identité propre de son auteur. Les mots employés dans chacune des lettres sont représentatifs d'une identité sociale, choisis et adaptés à dessein pour être lus soit par la même strate sociale, soit par une autre. La lettre est un document à la fois sociologique et humain. On y lit les émotions, les désirs, les frustrations, avec une éloquence qui se dissimule peu derrière les conventions, la pudeur ou l'euphémisme, un langage qui ose, se desserre des formes et obligations, une expression peu bridée par les convenances qui fait le sel de cette étude. L'exercice de l'écriture quotidienne peut être aussi commenté par les épistoliers eux-mêmes dans un métadiscours qui révèle le recul que peut avoir l'écrivain dans son rendez-vous quotidien avec son papier à lettres et sa façon d'écrire. La bourgeoisie rurale du Jura, dans ses lettres, repousse amplement les frontières de l'indicible. On le verra, le bourgeois de village, isolé, est plus éloigné qu'en ville du regard collectif d'une bourgeoisie à la morale et au conformisme conservateur n'admettant aucune originalité. Détaché de la censure quotidienne du groupe bourgeois, son discours est plus libre.

« De grâce, brûlez ma lettre »¹⁵, écrit une correspondante à son amie, laquelle range et garde cependant la missive. Dans quel but certaines lettres reçues, ainsi que quelques copies de lettres écrites sont-elles parfois conservées ? Est-ce un hasard dû à une absence de tri, à la possibilité d'accumuler les vieux papiers dans les secrétaires, les placards, les soupentes et les greniers des

13 Georges GUSDORF, *Auto-bio-graphie, lignes de vie 2*, Odile Jacob, Paris, 1990, p. 42.

14 Alphonse de LAMARTINE, *Cours familier de littérature*, « Entretien VII : Madame de Sévigné », chez l'auteur, tome 2, Paris, 1856, p. 136.

15 Adrienne de Grivel à Juliette Regaud, vers 1843.

grandes maisons bourgeoises de la campagne, dans des espaces qu'il est difficile d'obtenir en ville ? Est-ce de l'ordre de la collection afin, comme l'écrivent les auteures des *bonnes lettres* de « dénier à l'objet son rôle d'instrument, l'abstraire de son usage, lui assigner de nouvelles fonctions »¹⁶ ?

Si les richesses de la correspondance comme source sont patentes tout au long de ce travail, ses limites ne doivent pas pour autant être ignorées. Le caractère personnel des lettres dévoile des appréciations qui ne sont recevables qu'à l'instant T de l'écriture, et varient peut-être dans la durée sans laisser de traces. L'historien du social doit se tenir prêt à retrouver dans l'avenir de nouvelles sources, de nouvelles lettres exhumées des mêmes archives privées qui viendront confirmer ou infirmer son observation. De plus l'écriture d'une missive est conçue comme un échange, la règle de bonne éducation impose une réponse à tous les courriers, alors que les fonds de correspondances croisées sont aux mieux accidentels et le plus souvent inexistant. La connaissance des réponses permettrait une analyse plus dynamique et plus complète. Enfin le geste épistolaire s'inscrit toujours dans une tension entre la confiance et le secret. Certains sujets sont peu abordés par les épistoliers : ainsi la politique ne s'écrit guère dans les courriers, pas plus que les échecs et les contradictions. Les sources classiques de l'histoire sociale sont essentielles pour suppléer aux manques et contextualiser les correspondances retrouvées dans cinq fonds d'archives privées, ceux des trois familles Berthelet/Abry d'Arcier, Vannier et Vaudrit, et ceux des châteaux d'Arlay et de La Sauge à Saint-Lamain. Les Archives départementales du Jura et ponctuellement les archives des départements voisins ont fourni le principal complément d'informations nécessaire à l'élaboration de cette étude et les notes infrapaginales du texte précisent la référence exacte de chaque document utilisé. Le fonds 4E, entre autres, regroupant les actes et les répertoires des notaires est une source inépuisable pour un travail d'histoire sociale, que ce soit par le biais des contrats de mariage, des testaments, des inventaires après décès. L'office notarial d'Arlay travaille beaucoup : 280 actes pour M^e François Vaudrit en 1828, 442 actes pour M^e Alphée Chavant en 1884. La sous-série Q répertorie par bureaux les incontournables registres de l'Enregistrement d'actes civils publics, les mutations par décès, les tables et les déclarations de successions. Les archives communales de la sous-série 5E, en particulier celles d'Arlay, ont été amplement examinées et exploitées, notamment les registres de délibérations du conseil municipal, lus *in extenso* pour tout le XIX^e siècle à Arlay. Cette recherche n'aurait pu être réalisée sans une connaissance intime de plusieurs maisons bourgeoises du vignoble du

16 Cécile DAUPHIN, Pierrette LEBRUN-PÉZERAT, Danièle POUBLAN, *Ces bonnes lettres, Une correspondance familiale au XIX^e siècle*, Albin Michel, Paris, 1995, p. 79.

Jura et de leurs architecture et décoration intérieure, habitées par les mêmes familles depuis parfois plus de trois cents ans et reflétant la permanence d'un XIX^e siècle encore proche. Un accès souvent illimité aux collections privées, conservées dans ces maisons bourgeoises, d'objets, de meubles, de tableaux, dessins et gravures, d'instruments de musique, de partitions, de tissus, d'accessoires, de livres, d'archives manuscrites, de portraits peints ou photographiés ayant appartenu à l'un ou l'autre des épistoliers du XIX^e siècle fut une source d'inspiration et un vecteur d'informations inestimables. Mon ancrage personnel à Arlay naît en 2007 lorsqu'une cousine germaine de ma grand-mère, sans descendance, me nomme avant son décès héritier de la maison de famille de mes aïeux Vannier, conservée essentiellement dans son état de la fin du XIX^e siècle et exorde à mon investigation sur la bourgeoisie rurale¹⁷.

Présentation des épistoliers issus des trois familles de la bourgeoisie rurale d'Arlay



Figure n° 3 : Marie Berthelet, née Regaud, photographie amateur, vers 1890.

Dans une boîte en carton, neuf petits paquets sont emballés dans un papier bleu-gris, noués par une ficelle... Au dos, à l'encre noire, se lisent des dates allant de 1882 à 1885, parfois une liste de mois, et toujours en haut à gauche, en minuscules mais souligné : « Lettres ». Ce sont toutes les missives que Marie Berthelet a envoyées chaque jour à son fils militaire, Paul, quatre pages d'écriture, plus de cinq cents lettres en quatre ans.

Et ce sont mes sources principales pour la rédaction de cet ouvrage.

Marie Berthelet a dépassé la cinquantaine. Veuve depuis un an, ses lettres sont bordées de noir. Tous les matins, et parfois l'après-midi, elle s'installe

17 Mémoire de Master 2 Histoire en date du 21 juin 2017 à l'université Lumière Lyon 2 sous la direction du professeur Jean-Luc Mayaud, en collaboration avec la professeure Claude Isabelle Brelot, intitulé : « Approche sociale d'une famille de la bourgeoisie du vignoble Jurassien au XIX^e siècle », suivi d'une thèse encadrée par les mêmes professeurs, soutenue le 10 juin 2021 à l'Université Lumière Lyon 2 : « Être bourgeois dans le vignoble du Jura au XIX^e siècle ».



Figure n° 4 : Paul Berthelet en uniforme des dragons, studio Paul Malbret à Carcassonne, vers 1883.



Figure n° 5 : Charles Berthelet, photographie amateur, vers 1890.

dans une des pièces de son grand manoir construit sous François I^{er}, dans sa chambre ou à la salle à manger, et raconte à son fils les petits riens qui brossent le tableau de la vie quotidienne d'une bourgeoisie à la campagne au XIX^e siècle et qui sont si précieux à l'historien. Les lettres de Marie Berthelet fourmillent d'anecdotes, abordent des thèmes aussi variés que les visites de la veille, le menu d'un repas, la météorologie en rapport aux activités agricoles, les domestiques, le voisinage et les ramifications des connaissances, la santé, les projets, les souvenirs et même les rêves de la nuit précédente, au plus près de l'intimité. Le style est incisif, souvent truculent, les formules savoureuses s'enchaînent. Il s'apparente à une conversation orale entre son fils et elle, un dialogue sans interlocuteur. Le vocabulaire, parfois châtié, souvent cru, mérite que je m'y sois attardé dès le premier chapitre de cet ouvrage. Marie, née Regaud en 1827, se marie en 1849 avec Candide Berthelet, originaire de Gigny au sud du département du Jura, lequel s'installe chez son épouse à Arlay. Ils y élèvent leurs deux fils.

Charles, l'aîné, se dit à 29 ans étudiant en droit à Paris – alors qu'il se consacre à des cours de chant lyrique – lorsque son père décède en 1881. Il rentre à Arlay et épouse en 1883 sa cousine germaine Isabelle de Lauzière. Il vit comme ses aïeux de la rente foncière de ses propriétés jurassiennes et restaure, grâce à la dot de son épouse, le manoir de la famille dont il exhume le nom ancien,



Figure n° 6 : Amédée Regaud, portrait au crayon daté de 1837 et signé F. Lardinois, photographié par le studio Cloz à Lons-le-Saunier vers 1860.

la « Chevance d'Or ». Il entreprend de valoriser le travail de son ancêtre Abry d'Arcier dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* dont il est membre de 1880 à sa mort, en publiant en 1881 avec le concours du chartiste Augustin Vayssière : « Histoire du Bourg d'Arlay, ancien chef-lieu des possessions de la maison de Chalon ». Charles Berthelet s'intéresse à l'archéologie après la découverte de silex et d'os taillés magdaléniens dans la grotte Grappin à Arlay en 1889, appartient aussi à la Société d'agriculture de Poligny, à la Société nationale des antiquaires et au Comité des travaux historiques et scientifiques, ce qui lui confère une certaine notoriété. Il meurt à 43 ans, un an après sa mère Marie Berthelet. Lui aussi écrit, en particulier à sa mère alors qu'il est étudiant à Paris au milieu des années 1870.

Depuis plusieurs générations, dès qu'ils sont éloignés de la maison d'Arlay, les ascendants de Marie Berthelet donnent de leurs nouvelles par lettres.

Son père, Amédée Regaud, fils d'un avocat lédonien, entre à Saint-Cyr à 16 ans et fait carrière durant la campagne d'Algérie à partir de 1835. Officier de la Légion d'honneur en 1843, il est nommé colonel du 9^e régiment d'infanterie de ligne en 1848. Il prend sa retraite en 1850, à 54 ans, et se retire à Arlay jusqu'à son décès en 1863. Alors qu'il est en Algérie, ou en cure thermale pour soigner la blessure par balle à son pied, il écrit plusieurs lettres à son épouse, de 1836 à 1857, dont neuf ont été retenues pour cet ouvrage. Il avait épousé en 1826 à Arlay Juliette née Maignot, orpheline de mère, élevée en partie chez sa grand-mère paternelle à Poligny d'où elle écrit, à l'âge de 12 ans, à son grand-père paternel dont elle hérite du domaine d'Arlay à 23 ans, en 1824. Elle rédige des carnets, des notes, élève seule sa fille à Arlay alors que son époux militaire est en campagne et ne rentre pour six mois que tous les deux ou trois ans. Elle meurt à Arlay en 1861.



Figure n° 7 : Juliette Regaud, née Maigrot, studio Cloz à Lons-le-Saunier vers 1860.

La grand-mère maternelle de Marie Berthelet, Valérie, née Abry d'Arcier, était morte à 23 ans quatre mois après la naissance de sa fille unique Juliette. Son grand-père, Évariste Maigrot, aux cheveux châtain et aux yeux bleus, grand d'1 m 76, était le fils d'un homme de loi à Poligny. Marié à 24 ans, il s'est installé chez son beau-père Abry d'Arcier à la Chevance d'Or où il se consacre à l'amélioration du domaine agricole et viticole d'Arlay. Veuf à 26 ans, il ne se remarie pas, tente de devenir fonctionnaire et effectue de nombreuses démarches sous l'Empire, en particulier lors de longs séjours à Paris pendant lesquels il entretient une abondante correspondance avec son beau-père. Maire d'Arlay de l'an IX à 1815, il est farouchement partisan du regroupement du culte à l'église

Saint-Claude au Bourg d'Arlay et de l'abandon de l'église Saint-Vincent sise à l'extrémité de la commune, une situation qui prendra fin en 1819 avec l'érection d'une nouvelle église se substituant aux deux précédentes, au centre du village. Il succède à son beau-père comme membre de la Société d'émulation du Jura, section d'agriculture, de juin 1824 à 1854. Il semble qu'Évariste Maigrot ait suivi des études de droit qu'il n'a jamais pratiquées. Sa calligraphie particulièrement soignée et son expression écrite révèlent une solide éducation. Il meurt à Arlay en 1863.

L'arrière-grand-père de Marie Berthelet et figure tutélaire est Bonaventure Abry d'Arcier, né à Salins en 1749 et mort à Arlay en 1824. Brun aux yeux marron, 1 m 67, le visage ovale et le teint pâle, il est à vingt ans reçu avocat en Parlement mais consacre sa vie à des recherches érudites en histoire régionale. Fils de Pierre Abry d'Arcier, conseiller-garde-marteau à la Réformation des bois de la Saline de Salins, il épouse en 1778 à Vincelles (Jura) Laurence Breney (1858-1900) et vit à Arlay, à la « Chevance d'Or » achetée par son père en 1772 à Louis-François de Vaulchier, seigneur de Grandchamp. Il fréquente assidument la cour de la comtesse de Lauraguais lorsqu'elle séjourne dans son château d'Arlay. Chef de la garde nationale d'Arlay en juillet 1789, il veille à ce que le château évite le pillage, et est nommé le premier maire de la commune



Figure n° 8 : Bonaventure Abry d'Arcier, dessin exécuté par l'artiste Jules Viennet en 1882 à partir d'un médaillon datant des années 1780.

en 1791. Bonaventure Abry d'Arcier participe à la création de la Société d'émulation du Jura en 1818 pour promouvoir ses travaux de recherche et en reste membre jusqu'à son décès en 1824. Bonaventure Abry d'Arcier écrit ses lettres en deux exemplaires : le premier jet raturé est conservé comme brouillon dans ses archives, la lettre terminée est envoyée à son destinataire. Il collectionne aussi les lettres qu'il reçoit chez lui à Arlay ou en voyage, à l'instar des missives qu'il a reçues d'Arlay de son gendre Evariste Maigrot, alors qu'il séjournait à Paris entre février et novembre 1808, et qu'il rapporte à Arlay dans ses bagages.

Dans la famille de Marie Berthelet, seuls deux membres importants n'ont pas laissé de traces épistolaires. En 1870, Candide Berthelet, son époux, était capitaine de la garde

mobile et bataillait sur le front de l'Est. « J'ai relu des lettres de ton papa pendant la guerre »¹⁸ écrite en 1883 Marie Berthelet à son fils militaire mais ces lettres, parmi tant d'autres à cette époque d'intenses échanges épistolaires quotidiens, n'existent plus aujourd'hui. Une correspondance familiale est le résultat d'une construction faite de tris et d'archivages motivés par le hasard ou la volonté, ce qui engendre une certaine prudence dans les interprétations¹⁹. Quant à son fils chéri Paul Berthelet, en garnison à Carcassonne comme brigadier-fourrier (1883), puis maréchal des logis-fourrier (1885) au 17^e régiment des

18 Afin de ne pas surcharger ce livre de notes de bas de page, je ne mentionnerai pas la date précise – jour, mois, année – de la lettre dans laquelle je puise les nombreuses citations empruntées à la plume de Marie Berthelet, sauf si le contexte l'impose. Toutes les lettres de Marie Berthelet à son fils Paul, militaire à Carcassonne, ont été écrites d'Arlay entre 1882 et 1885. Le jour, le mois et l'année exacts peuvent être retrouvés dans ma thèse, consultable en ligne : <https://theses.hal.science/tel-03609531/>

19 À titre d'exemple, Marie Berthelet évoque le 13 octobre 1883 des lettres de son fils Charles compromettantes vis-à-vis de sa future épouse, qu'ils décident de réunir et d'enfermer dans le tiroir d'un secrétaire de leur maison d'Arlay. Cette correspondance, peut-être détruite par la suite par Charles Berthelet ou découverte par son épouse après sa mort, n'a pas été retrouvée.

dragons, aucune de ses lettres quotidiennes dont s'inquiète sa mère lorsqu'elle ne les a pas reçues n'a subsisté. En revanche son écriture, comparée à celle de son court testament olographe, peut être reconnue sur les neuf paquets en papier ceints d'une ficelle dans lesquels sont enfermées les missives de sa mère Marie Berthelet. Il est probable qu'il les ait conservées une à une alors qu'il était en garnison, empaquetées et rapportées à Arlay en 1886. Sa mère les aura ensuite pieusement préservées après le décès prématuré de son enfant à 25 ans, sans doute de maladie, en 1887.

Ces cinq générations entretiennent, pendant tout le XIX^e siècle, un réseau de relations avec de nombreuses familles des environs d'Arlay avec lesquelles elles sont souvent apparentées. Au fil des correspondances, toute la bourgeoisie, la noblesse d'apparence ou authentique du sud du Jura est évoquée. De nombreuses lettres sont conservées à la Chevance d'Or. Les membres de la famille de Grivel, propriétaires du château de la Muire à Domblans, commune limitrophe, sont des fidèles voisins qui écrivent lorsqu'ils ne peuvent se déplacer. Les Buretel de Chassey, à Mirebel, (24 km) cousinent avec les Regaud-Berthelet ; une partie de la famille s'installe même à Arlay dans les années 1860 et 1870 et continue ensuite une relation épistolaire. L'abbé Coulon, prêtre à Arlay de 1824 à 1837, écrit régulièrement à son frère d'Arbois. Les Loiseau, au château de la Sauge à Saint-Lamain (12 km) archivent eux aussi leurs courriers. Le général Jarry (1854-1819) achète la Sauge avec ses émoluments militaires en 1810, et lègue la propriété à sa nièce Hélène, née Champereux, épouse en 1824 du Bisontin qui vit à Dole Théodule Loiseau. La correspondance de cette dernière avec l'archevêque de Besançon, celle de ses filles Clémentine et Louise, religieuse, de son fils militaire Frédéric mort d'une dégénérescence cérébrale à 40 ans, de sa belle-fille Marie qui épouse en secondes noces Ferdinand de Beaufort, de son petit-fils Charles Loiseau (1861-1945) avocat, homme de lettres et diplomate, sont particulièrement instructives. Les liens entre la Chevance d'Or et la Sauge sont soutenus, depuis l'amitié du général Jarry avec Bonaventure Abry d'Arcier au début du XIX^e siècle jusqu'aux visites réciproques de Clémentine Loiseau et de Marie Berthelet dans les années 1880.

À Arlay, deux autres familles bourgeoises laissent leurs empreintes.

Antoine Vannier (1799-1869), 1 m 73, châtain aux yeux bleus, issu d'une famille paternelle de vigneronniers propriétaires ancrés à Arlay depuis le XVII^e siècle, et maternelle de bourgeois et nobles jurassiens, est le fils d'Antoine Vincent Vannier et de Catherine Xavière Petitjean de Merlu. Antoine Vannier, écolier au collège de Poligny, étudie le droit et devient avocat. Il débute sa carrière en 1827 comme régisseur pour le château d'Arlay, puis à partir de 1832 pour l'ensemble des terres du prince Pierre d'Arenberg dans les départements

du Doubs et du Jura, fonction qu'il occupera jusqu'à son décès en 1869. Il est conseiller municipal et intermédiaire des intérêts du château à la mairie pendant 28 ans, de 1834 à 1837, puis de 1840 à 1865.

Antoine Vannier épouse en 1829 à Besançon Adèle Clerc, la jeune sœur de son collègue de travail avocat César Clerc de Landresse à qui le prince Pierre d'Arenberg a confié ses intérêts dans le procès de la Haute-Joux²⁰. Ils vivent dans la maison de famille maternelle, dite maison Pagod, au Bourg d'Arlay ; le bureau du régisseur est au château. Ils ont trois enfants : l'aîné meurt à 4 ans en 1835, Amélie Vannier qui se marie en 1863 à Gabriel Depierres, régisseur au château de Menetou pour les terres d'Arenberg dans le Cher, et Henry Vannier. Ce dernier, 1 m 75, châtain aux yeux bleus, suit ses études de droit à Paris et y soutient sa thèse début 1861. Il travaille avec son père dès son retour à Arlay, à ses côtés jusqu'à la mort de ce dernier en 1869 non sans avoir effectué à l'automne 1868 un long voyage en Autriche et en Europe de l'Est en revenant par Bagnoli en Vénétie, sur les terres du prince Pierre d'Arenberg et de sa seconde épouse, d'où il écrit à son ami Jules Vaudrit. Il est régisseur des possessions franc-comtoises d'Arenberg de 1869, à son décès en 1892, et habite une maison à l'entrée du parc du château que le prince d'Arenberg lui a rénovée dès 1867. Henry Vannier ne se marie pas et meurt à 56 ans, ruiné, nous le verrons, par ses passions féminines, après avoir vendu son patrimoine foncier d'Arlay hérité de son père dès les années 1870. Les régisseurs Vannier père et fils échangent de nombreux courriers avec leurs employeurs les princes Pierre et son fils Auguste d'Arenberg, archivés sous forme de registres ou de lettres au château d'Arlay.



Figure n° 9 : Henry Vannier, régisseur, devant sa maison de fonction à l'entrée du château d'Arlay, dans les années 1880. Photographie amateur.

20 Réclamations de droits d'usage de 26 communes sur une propriété Arenberg de plus de 1 500 hectares situés dans le Haut-Jura, analysées par Claude-Isabelle Brelot dans le Procès de la Haute-Joux, Société d'émulation du Jura, 1977-1978, Lons-le-Saunier, Declume, 1979, p. 181 à 225.



Figure n° 10 : Le Dr Amédée Vannier, Huile sur toile, portrait non signé daté de 1830.



Figure n° 11 : Le Dr Amédée Vannier et son fils Louis, studio Schemboche à Nice, vers 1857.

Le frère cadet d'Antoine Vannier, Amédée Vannier (1805-1881), est le dernier d'une fratrie des quatre enfants. Une des deux sœurs, Zélie Vannier, reste célibataire ; la deuxième, Adine Vannier, épouse en 1833 Adolphe Colin et vit entre Montpellier et Pontarlier.

Amédée Vannier, blond aux yeux bleus, mesure 1 m 70, blond aux yeux bleus. Pensionnaire de la huitième à la terminale au collège de Poligny, il est reçu bachelier-ès-lettres en 1824. Étudiant en médecine à Paris, il soutient sa thèse de docteur en médecine sur la métrite aiguë le 27 avril 1830. Attaché à la famille d'Arenberg dès son retour à Arlay, il est le médecin du personnel du château pendant presque quarante ans. Le docteur Amédée Vannier épouse en 1845 à Cuisery Adèle Petitjean de La Noüe (1827-1919), ils ont trois enfants : Marie Vannier qui épouse à Arlay en 1869 Jean-Baptiste Laferrère et part vivre à Lyon, Louis Vannier, faible d'esprit, et Alice Vannier qui se marie en 1886 avec le parisien Gaston de Montgolfier. À la mort de sa sœur aînée Zélie, propriétaire de la maison de famille paternelle aux Levées d'Arlay, derrière l'église, le Dr Amédée Vannier s'y installe. Il meurt à Arlay en 1881, un an après que son épouse a hérité d'une sœur aînée parisienne la somme exceptionnelle de deux millions de francs qui servira principalement à établir ses deux filles en ville. La riche veuve, surnommée au village « la millionnaire », demande au notaire voisin et ami Jules Vaudrit



Figure n° 12 : Adèle, épouse du Dr Vannier, studio Schemboche à Nice, vers 1857.



Figure n° 13 : Marie Laferrère née Vannier, studio Auguste Lumière à Lyon, 1881.

de gérer ses affaires courantes, et les brouillons de cette correspondance sont conservés de 1893 à 1896.

Le notaire Jules Vaudrit (1824-1902), représente la troisième génération d'une famille de notaires. Son grand-père Claude Vaudrit est notaire à Bletterans de 1786 à 1813. Son père François Vaudrit (1793, Bletterans – 1863, Arlay), s'installe à Arlay en 1820 dans la charge du notaire François Joseph Jacquier, successeur de Jannin à Lons-le-Saunier. À la fois pour y ouvrir son étude et pour y habiter, François Vaudrit acquiert en 1824 une première maison derrière l'église d'Arlay et fait construire une seconde peu de temps après sur le terrain adjacent. Son fils Jules Vaudrit est étudiant en droit à Strasbourg à partir de 1844, où il reçoit les lettres de ses camarades d'Arlay qu'il conserve. Il reprend en 1850 l'étude de son père qu'il revend à Alphée Chavant en 1874. Maire d'Arlay deux ans de septembre 1868 à septembre 1870, puis pendant 15 ans de 1880 à 1895, sa politique est « sincèrement républicaine mais imbuë d'un large esprit de concorde et de tolérance »²¹. En 1868, les électeurs du canton de Bletterans le choisissent comme conseiller d'arrondissement, puis lui confient le mandat de conseiller général pendant 27 ans, de 1871

21 *L'Union républicaine du Jura*, 3 mars 1902, éloge funèbre prononcé par le docteur Chevrot, conseiller général du canton de Bletterans, aux obsèques de Jules Vaudrit à Arlay le 26 février 1902.



Figure n° 14 : Alice Vannier, future Mme de Montgolfier, studio Auguste Lumière à Lyon, 1881.

Amédée Vannier, l'ingénieur Jean-Baptiste Laferrère, le notaire Jules Vaudrit et bien d'autres ont écrit des lettres ou en étaient destinataires et sont maintes fois cités dans ce livre.

Les arbres généalogiques des trois familles d'Arley pourront servir de référence aux lecteurs et lectrices pour leur permettre de s'y retrouver, le cas échéant, entre les générations.

à 1898. Il tient la vice-présidence du conseil général de 1880 à 1891. Marié en 1853 à Alexandrine Chapuis, fille du maréchal-ferrant d'Arley et nièce de l'instituteur, il est le père d'une fille unique, Maria Vaudrit (1853-1945). Cette dernière épouse en 1872 Ernest Journet et part vivre à Lyon pour élever ses deux filles : Marguerite Journet, qui épouse Charles Goyet de Savy en 1910, fils de Louis et Claire de Savy à l'Étoile, propriétaire de 143 hectares à Bois-Vernois ; Mathilde Journet, qui épouse en 1900 Léon Dapples, d'origine suisse et protestante, négociant.

Tous ces personnes, Marie Berthelet, Charles et Paul Berthelet, Isabelle de Lauzière, Évariste Maigrot, Juliette Maigrot, le colonel Amédée Regaud, Bonaventure Abry d'Arcier, les régisseurs Antoine et Henry Vannier, le docteur

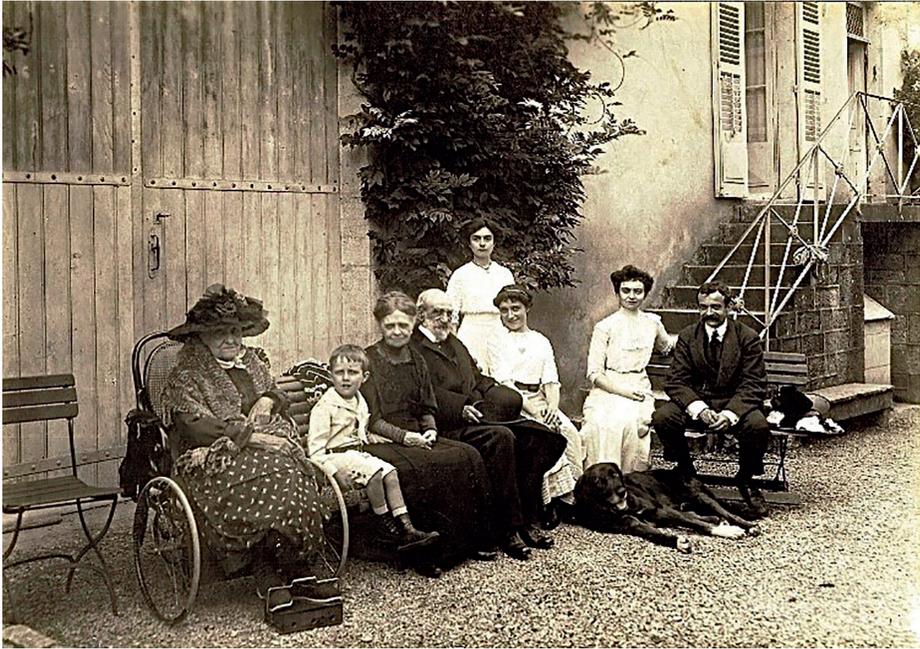


Figure n°15 : Famille Vannier, descendance lyonnaise – branche Laferrère - d'Adèle Vannier, assise sur la chaise roulante, devant sa maison d'Arlay, 1915. Photographie amateur.

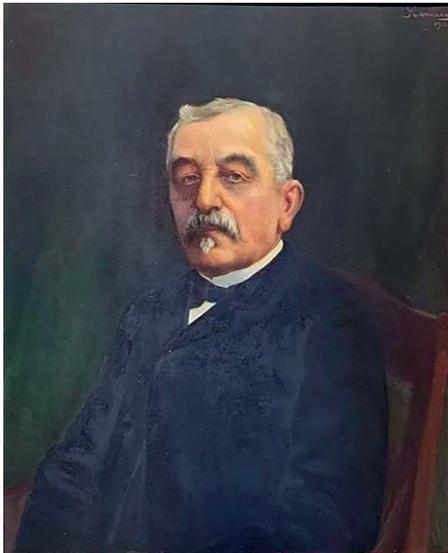


Figure n° 16 : Jules Vaudrit, portrait posthume signé Rameaux d'après une photographie, 1904.



Figure n° 17 : Alexandrine Chapuis épouse de Jules Vaudrit, portrait signé Corbineau, 1883.

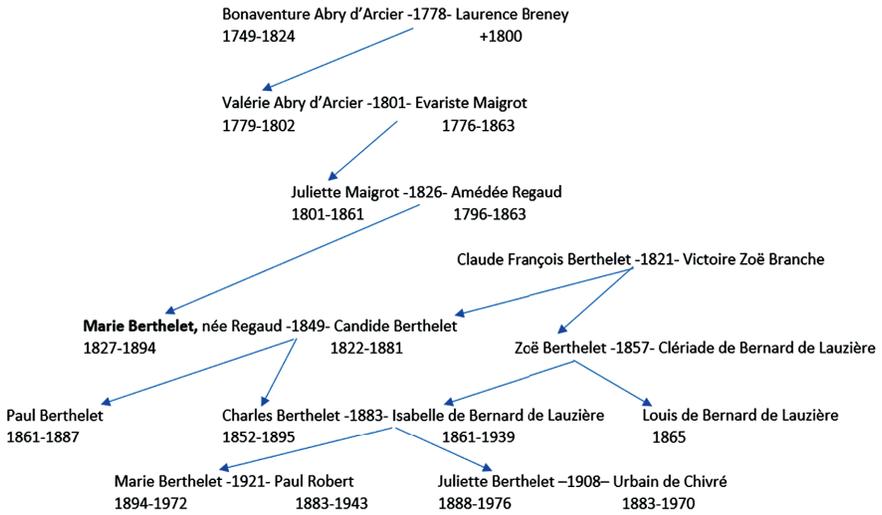


Figure n° 18 : Arbre généalogique de Marie Berthelet

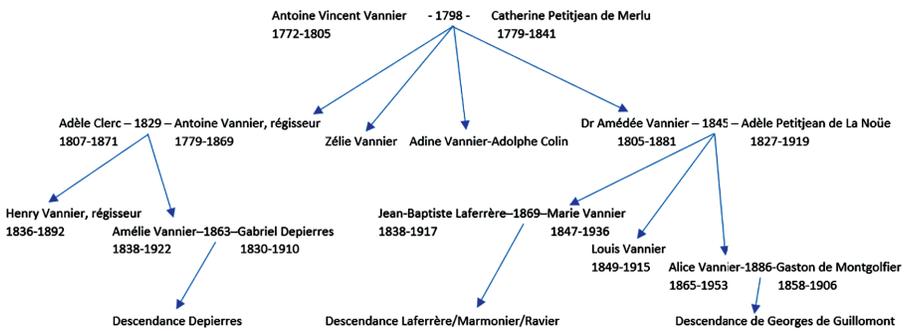


Figure n° 19 : Généalogie de la famille Vannier

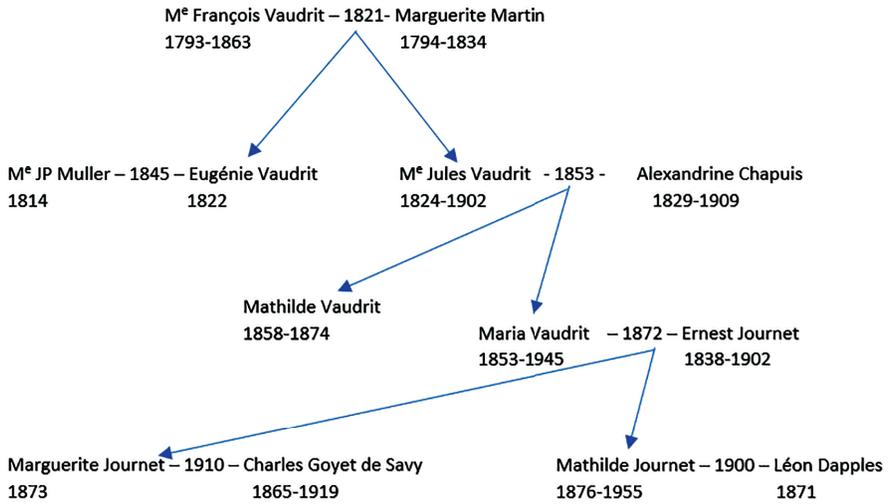


Figure n° 20 : Arbre généalogique de la famille Vaudrit.